

Contes et nouvelles du Québec

Tome I



BeQ

Contes et nouvelles du Québec
1800-1950

Tome I

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 50 : version 5.4

Image de la couverture :

Ozias Leduc

La Liseuse, 1894

Huile sur toile, 29,6 x 25,6 cm

© Succession Ozias Leduc/SODRAC

Musée du Québec

<http://www.mdq.org>

L'Iroquoise

Histoire, ou nouvelle historique

Texte publié en 1827 dans *La Bibliothèque canadienne* et repris dans le premier tome du *Répertoire national* de John Huston en 1848, première nouvelle vraisemblablement écrite par un Canadien qui ne l'a toutefois pas signé.

Il y a quelques années, un monsieur qui voyageait de Niagara à Montréal, arriva de nuit au Coteau-du-Lac. Ne pouvant se loger commodément dans l'une des deux chétives auberges de l'endroit, il alla prendre gîte chez un cultivateur des environs. Comme son hôte l'introduisait dans la chambre où il devait coucher, il y aperçut un portefeuille de voyage agrafé en argent et qui contrastait avec la grossièreté des meubles de la maison. Il le prit et lut les initiales qu'il y avait sur le fermoir. C'est

une affaire curieuse, lui dit son hôte, et plus vieille que vous et moi.

– C’est sans doute, répondit l’étranger, quelque relique dont vous aurez hérité.

– C’est quelque chose comme cela, repartit l’hôte : il y a dedans une longue lettre qui a été pour nous jusqu’à présent comme du papier noirci. Il nous est venu en pensée de la porter au P. M..., aux Cèdres ; mais j’attendrai que ma petite fille, Marie, soit en état de lire l’écriture à la main.

– Si la chose ne vous déplaît pas, dit l’étranger, j’essaierai de la lire.

Le bonhomme consentit avec joie à la proposition : il ouvrit le portefeuille, prit le manuscrit, et le donna à l’étranger.

– Vous me faites beaucoup de plaisir, lui dit-il ; ç’aurait été, même plus tard, une tâche difficile pour Marie ; car, comme vous voyez, le papier a changé de couleur, et l’écriture est presque effacée...

Le zèle de l’étranger se ralentit, quand il vit la

difficulté de l'entreprise.

– C'est sans doute quelque vieux mémoire de famille, dit-il, en déployant le manuscrit d'un air indifférent.

– Tout ce que je sais, reprit l'hôte, c'est que ce n'est point un mémoire de notre famille : nous sommes, depuis le commencement, de simples cultivateurs, et il n'a rien été écrit sur notre compte, à l'exception de ce qui se trouve sur la pierre qui est à la tête de la fosse de mon grand-père aux Cèdres. Je me rappelle, comme si c'était hier, de l'avoir vu assis dans cette vieille chaise de chêne, et de l'avoir entendu nous raconter ses voyages aux lacs de l'ouest, avec un nommé Bouchard, jeune Français, qui fut envoyé à nos postes de commerce. On ne parcourait pas le monde alors, comme à présent, pour voir des rapides et des chutes.

– C'est donc, dit l'étranger, dans l'espoir d'obtenir enfin la clé du manuscrit, quelque récit de ses voyages.

– Oh ! non, répartit le bonhomme ; Bouchard l'a trouvé sur le rivage du lac Huron, dans un lieu

solitaire et sauvage. Asseyez-vous, et je vais vous raconter tout ce que j'en ai entendu dire à mon grand-père : le bon vieillard, il aimait à parler de ses voyages.

Le petit-fils l'aimait aussi, et l'étranger écouta patiemment le long récit que lui fit son hôte, et qui, en substance, se réduit à ce qui suit :

Il paraît que vers l'année 1700, le jeune Bouchard et ses compagnons, revenant du lac Supérieur, s'arrêtèrent sur les bords du lac Huron, près de la baie de Saguinam. D'une éminence, ils aperçurent un village sauvage, ou, en termes de voyageurs, une fumée. Bouchard envoya ses compagnons avec Sequin, son guide sauvage, à ce village, afin d'y obtenir des canots pour traverser le lac ; et en attendant leur retour, il chercha un endroit où il put se mettre à couvert. Le rivage était rempli de rochers et escarpé ; mais l'habitude et l'expérience avaient rendu Bouchard aussi agile et aussi hardi qu'un montagnard suisse : il descendit les précipices, en sautant de rocher en rocher, sans éprouver plus de crainte que l'oiseau sauvage qui vole au-dessus et

dont les cris seuls rompent le silence de cette solitude. Ayant atteint le bord du lac, il marcha quelque temps le long de l'eau, jusqu'à ce qu'ayant passé une pointe de roche, il arriva à un endroit qui lui parut avoir été fait par la nature pour un lieu de refuge. C'était un petit espace de terre, en forme d'amphithéâtre, presque entièrement entouré par des rochers, qui saillant hardiment sur le lac, à l'extrémité du demi-cercle, semblaient y étendre leurs formes gigantesques pour protéger ce temple de la nature. Le terrain était probablement inondé après les vents d'est, car il était mou et marécageux ; et parmi les plantes sauvages qui le couvraient, il y avait des fleurs aquatiques. Le lac avait autrefois baigné ici, comme ailleurs, la base des rochers ; elle était quelquefois douce et polie, quelquefois rude et hérissée de pointes. L'attention de Bouchard fut attirée par des groseilliers qui s'étaient fait jour à travers les crevasses des rochers, et qui par leurs feuilles vertes et leurs fruits de couleur de pourpre, semblaient couronner d'une guirlande le front chauve du précipice. Ce fruit est un de ceux que produisent naturellement les déserts de

l'Amérique du Nord, et sans doute il parut aussi tentatif à Bouchard que l'auraient pu, dans les heureuses vallées de la France, les plus délicieux fruits des Hespérides. En cherchant l'accès le plus facile à ces groseilles, il découvrit dans les rochers, une petite cavité, qui ressemblait tellement à un hamac, qu'il semblait que l'art s'était joint à la nature pour la former. Elle avait probablement procuré un lieu de repos au chasseur ou au pêcheur sauvage, car elle était jonchée de feuilles sèches, de manière à procurer une couche délicieuse à un homme accoutumé depuis plusieurs mois à dormir sur une couverture de laine étendue sur la terre nue. Après avoir cueilli les fruits, Bouchard se retira dans la grotte et oublia, pour un temps, qu'il était séparé de son pays par de vastes forêts et une immense solitude. Il écouta les sons harmonieux des vagues légères qui venaient se briser sur les roseaux et les pierres du rivage, et contempla la voûte azurée des cieux et les nuages dorés de l'été. Enfin, perdant le sentiment de cette douce et innocente jouissance, il tomba dans un sommeil profond, dont il ne fut tiré que par le

bruit de l'eau fendue par des avirons.

Bouchard jeta ses regards sur le lac, et vit s'approcher du rivage un canot où il y avait trois sauvages, un vieillard, un jeune homme et une jeune femme. Ils débarquèrent non loin de lui, et sans l'apercevoir, gagnèrent l'extrémité opposée du demi-cercle. Le vieillard s'avança d'un pas lent et mesuré, et levant une espèce de porte formée de joncs et de tiges flexibles, (que Bouchard n'avait pas remarquée,) ils entrèrent tous trois dans une cavité du rocher, y déposèrent quelque chose qu'ils avaient apporté dans leurs mains, y demeurèrent quelque temps prosternés, et retournèrent ensuite à pas lents à leur canot. Bouchard suivit des yeux la frêle nacelle sur la verte surface du lac, et tant qu'il la put voir, il entendit la voix mélodieuse de la jeune femme, accompagnée, à des intervalles réguliers, par celles de ses compagnons, chantant, comme il se l'imaginait, l'explication de leur culte silencieux ; car leurs gestes expressifs semblaient montrer d'abord le rivage et ensuite la voûte du ciel.

Dès que le canot eut disparu, Bouchard quitta

sa couche, et se rendit à la cellule. Il se trouva que c'était une excavation naturelle, assez haute pour admettre debout un homme de taille ordinaire, et s'étendant en profondeur à plusieurs pieds, après quoi elle se réduisait à une simple fente entre deux rochers. D'un côté, un petit ruisseau pénétrait par le toit voûté, et tombait en gouttes de cristal dans un bassin naturel, qu'il avait creusé dans le roc. Au centre de la grotte était un tas de pierres en forme de pyramide, et sur cette pyramide une soutane et un bréviaire. Il allait les examiner, quand il entendit le coup de sifflet donné pour signal par son guide ; il y répondit par le son de son cor, et au bout de quelques moments, Sequin descendit du précipice, et fût à côté de lui. Bouchard lui conta ce qu'il avait vu, et Sequin, après un moment de réflexion, dit :

– Ce doit être l'endroit dont j'ai si souvent entendu parler nos anciens ; un homme de bien y est mort. Il fut envoyé par le Grand-Esprit, pour enseigner de bonnes choses à notre nation, et les Hurons ont encore plusieurs de ses maximes gravés dans leur cœur. Ils disent qu'il a jeûné tout

le temps de sa vie, et qu'il doit se régaler maintenant : c'est pourquoi ils lui apportent des provisions de leurs festins. Voyons quelles sont ces offrandes...

Sequin prit d'abord un tortis fait de fleurs et de rameaux toujours verts :

– C'est, dit-il, une offrande de noces, et il en conclut que le jeune couple était marié depuis peu. Ensuite venait un calumet :

– C'est, dit Sequin, un emblème de paix, le don d'un vieillard : et ceci (ajouta-t-il, déroulant une peau qui enveloppait quelques épis murs de blé d'Inde,) ce sont les emblèmes de l'abondance et des occupations différentes de l'homme et de la femme : le mari fait la chasse aux chevreuils, et la femme cultive le maïs...

Bouchard prit le bréviaire, et en l'ouvrant, un manuscrit tomba d'entre ses feuillets : il le saisit avec empressement, et il allait l'examiner, quand son guide lui fit remarquer la longueur des ombres sur les lacs, et l'avertit que les canots seraient prêts au lever de la pleine lune. Bouchard était bon catholique, et comme tous les

catholiques, un bon chrétien : il honorait tous les saints du calendrier, et révérait la mémoire d'un homme de bien, quand même il n'avait pas été canonisé. Il fit le signe de la croix, dit un *Pater*, et suivit son guide au lieu du rendez-vous. Il conserva le manuscrit comme une relique sainte ; et celui qui tomba dans les mains de notre voyageur, chez le cultivateur canadien, était une copie qu'il en avait tirée pour l'envoyer en France. L'original avait été écrit par le P. Mesnard, dont la mémoire vénérée avait consacré la cellule du lac Huron, et contenait les particularités suivantes :

Le P. Mesnard reçut son éducation au séminaire de Saint-Sulpice. Le dessein courageux et difficile de propager la religion chrétienne parmi les sauvages du Canada, paraît s'être emparé de bonne heure de son esprit, et lui avoir inspiré l'ardeur d'un apôtre et la résolution d'un martyr. Il vint en Amérique sous les auspices de madame de Bouillon, qui, quelques années auparavant, avait fondé l'Hôtel-Dieu de Montréal. De son aveu et avec son aide, il s'établit à un village d'Outaouais, sur les bords

du lac Saint-Louis, au confluent de la Grande-Rivière et du fleuve Saint-Laurent. Ses pieux efforts gagnèrent quelques sauvages au christianisme et aux habitudes de la vie civilisée ; et il persuada à d'autres de lui amener leurs enfants, pour être façonnés à un joug qu'ils n'étaient pas en état de porter eux-mêmes.

Un jour, un chef des Outaouais amena au P. Mesnard deux jeunes filles qu'il avait enlevées aux Iroquois, nation puissante et fière, jalouse des empiétements des Français, et résolue de chasser de son territoire tous ceux qui faisaient profession d'enseigner ou de pratiquer la religion chrétienne. Le chef outaouais présenta les jeunes filles au Père en lui disant :

– Ce sont les enfants de mon ennemi, de Talasco, le plus puissant chef des Iroquois, l'aigle de sa tribu ; il déteste les chrétiens : fais des chrétiennes de ses deux filles, et je serai vengé.

C'était la seule vengeance à laquelle le bon Père eût voulu prendre part. Il adopta les jeunes filles au nom de l'église Saint-Joseph, à qui il les consacra, se proposant, lorsqu'elles seraient

parvenues à l'âge de faire des vœux volontaires, de les leur faire prendre parmi les religieuses de l'Hôtel-Dieu. Elles furent baptisées sous les noms de Rosalie et de Françoise. Elles vécurent dans la cabane du P. Mesnard, et y furent soigneusement accoutumées aux prières et aux pénitences de l'Église. Rosalie était naturellement dévote ; le Père rapporte plusieurs exemples étonnants de ses mortifications volontaires : il loue la piété de Rosalie avec l'exaltation d'un véritable enfant de l'Église ; cependant, la religion à part, il semble avoir eu plus de tendresse pour Françoise, qu'il ne nomme jamais sans quelque épithète qui exprime l'affection ou la piété. Si Rosalie était comme le tournesol, qui ne vit que pour rendre hommage à un seul objet, Françoise ressemblait à une plante qui étend ses fleurs de tous côtés, et fait part de ses parfums à tous ceux qui s'en approchent. Le Père Mesnard dit qu'elle ne pouvait pas prier en tout temps ; qu'elle aimait à se promener dans les bois, à s'asseoir au bord d'une cascade, à chanter une chanson de son pays natal, etc. Elle évitait toute rencontre avec les Outaouais, parce qu'ils étaient les ennemis de ses

compatriotes. Le P. Mesnard se plaint qu'elle omettait quelquefois ses exercices de piété ; mais il ajoute qu'elle ne manquait jamais aux devoirs de la bienfaisance.

Un jour que le P. Mesnard était aux Cèdres pour une affaire de religion, Françoise entra en hâte dans la cabane. Rosalie était à genoux devant un crucifix. Elle se leva en voyant entrer sa sœur, et lui demanda, d'un ton de reproche, où elle avait été courir ? Françoise lui répondit qu'elle venait des sycomores, chercher des plantes, pour teindre les plumes des souliers de noces de Julie.

– Tu t'occupes trop de noces, répondit Rosalie, pour une personne qui ne doit penser qu'à un mariage céleste.

– Je ne suis pas encore religieuse, répartit Françoise. Mais, Rosalie, ce n'était pas des noces que je m'occupais : comme je revenais par le bois, j'ai entendu des gens parler ; nos noms ont été prononcés ; non pas nos noms de baptême, mais ceux que nous portions à Onnontagué.

– Sûrement, tu n'as pas osé t'arrêter pour

écouter, s'écria sa sœur.

– Je n'ai pu m'en empêcher, Rosalie, c'était la voix de notre mère.

Des pas qui s'approchaient en ce moment, firent tressaillir les jeunes filles : elles regardèrent et virent leur mère, Genanhatenna, tout près d'elles. Rosalie tomba à genoux devant le crucifix ; Françoise courut vers sa mère, dans le ravissement d'une joie naturelle. Genanhatenna, après avoir regardé ses enfants en silence, pendant quelques instants, leur parla avec toute l'énergie d'une émotion puissante et irrésistible. Elle les conjura, leur ordonna de s'en retourner avec elle vers leur nation. Rosalie écouta froidement, et sans rien dire, les paroles de sa mère ; Françoise, au contraire, appuya la tête sur ses genoux, et pleura amèrement. Sa résolution était ébranlée : Genanhatenna se lève pour partir ; le moment de la décision ne pouvait plus se différer. Alors Françoise presse contre ses lèvres la croix qui pendait à son cou, et dit :

– Ma mère, j'ai fait un vœu chrétien, et je ne dois pas le violer.

– Viens donc avec moi dans le bois, répartit la mère, s’il faut que nous nous séparions, que ce soit là. Viens vite, le jeune chef Allewemi m’attend ; il a exposé sa vie pour venir avec moi ici. Si les Outaouais l’aperçoivent, leurs lâches esprits les feront se glorifier d’une victoire sur un seul homme.

– N’y va pas, lui dit tout bas Rosalie, il n’y a pas de sûreté à quelques centaines de pas de nos cabanes.

Françoise était trop émue pour pouvoir écouter les conseils de la prudence : elle suivit sa mère. Lorsqu’elles furent arrivées dans le bois, Genanhatenna renouvela ses pressantes instances :

– Ah ! Françoise, dit-elle, on te renfermera dans des murs de pierre, où tu ne respireras plus l’air frais ; où tu n’entendras plus le chant des oiseaux, ni le murmure des eaux. Ces Outaouais ont tué tes frères ; ton père était le plus grand arbre de nos forêts ; mais maintenant ses branches sont toutes coupées ou desséchées ; et si tu ne reviens pas, il meurt sans laisser un seul

rejeton. Hélas ! hélas ! j'ai mis au monde des fils et des filles, et il faut que je meure sans enfants.

Le cœur de Françoise fut attendri :

– Je m'en retourne, je m'en retourne avec toi, ô ma mère ! s'écria-t-elle ; promets-moi que mon père me permettra d'être chrétienne.

– Je ne le puis, Françoise, répliqua Genanhatenna : ton père a juré par le dieu d'Aréouski, que nulle chrétienne ne vivra parmi les Iroquois.

– Alors, ma mère, dit Françoise, reprenant toute sa résolution, il faut que nous nous séparions. J'ai été marquée de cette marque sainte, en faisant le signe de la croix, et je ne dois plus hésiter.

– En est-il ainsi ? s'écria sa mère ; et refusant d'embrasser sa fille, elle frappa dans ses mains, et poussa un cri qui retentit dans toute la forêt. Il y fut répondu par un cri plus sauvage encore, et en un moment, Talasco et le jeune Allewemi furent près d'elle.

– Tu es à moi, s'écria Talasco, vive ou morte,

tu es à moi.

La résistance aurait été vaine. Françoise fut placée entre les deux sauvages, et entraînée... Comme ils sortaient du bois, ils furent rencontrés par un parti de Français armés et commandés par un jeune officier avide d'aventures. Il aperçut au premier coup d'œil l'habillement européen de Françoise, comprit qu'elle devait être captive, et résolut de la délivrer. Il banda son fusil et visa Talasco : Françoise fut prompte à se mettre devant lui, et cria, en français, qu'il était son père.

– Délivrez-moi, dit-elle, mais épargnez mon père, ne le retenez pas : les Outaouais sont ses ennemis mortels ; ils lui feront souffrir mille tourments avant de le mettre à mort, et sa fille en serait la cause.

Talasco ne dit rien ; il se prépara à l'issue, quelle qu'elle dût être, avec une force sauvage. Il dédaigna de demander la vie qu'il aurait été fier de sacrifier sans murmure, et lorsque les Français défilèrent à droite et à gauche, pour le laisser passer, il marcha seul en avant, sans qu'un seul

de ses regards, un seul mot de sa bouche témoignât qu'il croyait recevoir d'eux une faveur. Sa femme le suivit.

– Ma mère, lui dit Françoise de la voix de la tendresse, encore un mot avant de nous séparer.

– Encore un mot ! répondit Genanhatenna. Oui, ajouta-t-elle après un moment de silence, encore un mot : Vengeance ! Le jour de la vengeance de ton père viendra ; j'en ai entendu la promesse dans le souffle des vents et le murmure des eaux : il viendra.

Françoise s'inclina, comme si elle eût été convaincue de la vérité de ce que lui prédisait sa mère : elle prit son rosaire et invoqua son saint patron. Le jeune officier, après un moment de silence respectueux, lui demanda où elle voulait qu'il la conduisit :

– Au Père Mesnard, répondit-elle.

– Au Père Mesnard ? répondit l'officier. Le Père Mesnard est le frère de ma mère, et je me rendais chez lui, quand j'ai eu le bonheur de vous rencontrer.

Cet officier se nommait Eugène Brunon. Il demeura quelques jours à Saint-Louis. Rosalie était occupée de divers devoirs religieux préparatoires à son entrée dans le couvent. Elle ne vit pas les étrangers, et elle fit des reproches à Françoise de ce qu'elle ne prenait plus part à ses actes de dévotion. Françoise apporta pour excuse qu'elle était occupée à mettre la maison en état de procurer l'hospitalité ; mais lorsqu'elle fut exemptée de ce devoir, par le départ d'Eugène, elle ne sentit pas renaître son goût pour la vie religieuse. Eugène revint victorieux de l'expédition dont il avait été chargé par le gouvernement ; alors, pour la première fois, le Père Mesnard soupçonna quelque danger que le couvent Saint-Joseph ne perdît la religieuse qu'il lui avait destinée ; et quand il rappela à Françoise qu'il l'avait vouée à la vie monastique, elle lui déclara franchement qu'Eugène et elle s'étaient réciproquement juré de s'épouser. Le bon Père la réprimanda, et lui représenta, dans les termes les plus forts, le péché qu'il y avait d'arracher un cœur à l'autel pour le dévouer à un amour terrestre. Mais elle lui répondit qu'elle ne pouvait

être liée par des vœux qu'elle n'avait pas faits elle-même.

– Oh ! mon Père, ajouta-t-elle, que Rosalie soit une religieuse et une sainte ; pour moi, je puis servir Dieu d'une autre manière.

– Et vous pouvez être appelée à le faire, mon enfant, reprit le religieux d'un ton solennel, d'une manière que vous n'imaginez pas.

– Si c'est le cas, mon bon Père, dit la jeune fille en souriant, je suis persuadée que j'éprouverai la vertu de vos soins et de vos prières pour moi.

Ce fut la réponse badine d'un cœur léger et exempt de soucis ; mais elle fit sur l'esprit du religieux une impression profonde, qui fut augmentée par les circonstances subséquentes. Une année se passa. Rosalie fut admise au nombre des religieuses de l'Hôtel-Dieu. Eugène allait fréquemment à Saint-Louis ; et le Père Mesnard voyant qu'il serait inutile de s'opposer plus longtemps à son union avec Françoise, leur administra lui-même le sacrement du mariage. Ici le Père interrompt son récit, pour exalter l'union

de deux cœurs purs et aimants, et dit qu'après la consécration religieuse, c'est l'état le plus agréable à Dieu.

Le long et ennuyeux hiver du Canada était passé ; l'Outaouais gonflé avait rejeté son manteau de glace, et proclamé sa liberté du ton de la joie ; l'été était revenu dans toute sa vigueur, et couvrait d'une fraîche verdure les bois et les vallons du Saint-Louis. Le Père Mesnard, suivant sa coutume journalière, avait à visiter les cabanes de son petit troupeau ; il s'arrêta devant la croix qu'il avait fait ériger au centre du village ; il jeta ses regards sur les champs préparés pour la moisson de l'été, sur les arbres fruitiers enrichis de bourgeons naissants ; il vit les femmes et les enfants travaillant avec ardeur dans leurs petits jardins, et il éleva son cœur vers Dieu, pour le remercier de s'être servi de lui pour retirer ces pauvres sauvages d'une vie de misère. Il jeta les yeux sur le symbole sacré, devant lequel il s'agenouilla, et vit une ombre passer dessus. Il crut d'abord que c'était celle d'un nuage qui passait ; mais quand, ayant parcouru des yeux la voûte de ciel, il la vit sans nuages, il ne douta

point que ce ne fût le présage de quelque malheur. Pourtant, lorsqu'il rentra dans sa cabane, la vue de Françoise dissipa ses sinistres pressentiments.

– Sa face, dit-il, était rayonnante comme le lac, lorsque, par un temps calme, le soleil brille dessus.

Elle avait été occupée à orner avec sa dextérité naturelle, une écharpe pour Eugène ; elle la présenta au Père Mesnard, lorsqu'il entra.

– Voyez, lui dit-elle, mon Père ; je l'ai achevée, et j'espère qu'Eugène ne recevra jamais une blessure pour la souiller. Ah ! ajouta-t-elle, il va être ici tout à l'heure : j'entends retentir dans l'air le chant des bateliers français.

Le bon Père aurait été tenté de lui dire qu'elle s'occupait trop d'Eugène ; mais il ne put se résoudre à réprimer les flots d'une joie bien pardonnable au jeune âge, et il se contenta de lui dire en souriant qu'il espérait qu'après son premier mois de mariage, elle retournerait à ses prières et à ses pratiques de dévotion. Elle ne lui répondit pas ; car en ce moment elle aperçut son

époux, et courut à sa rencontre avec la vitesse du chevreuil. Le Père Mesnard les vit comme ils s'approchaient de la cabane ; le front d'Eugène portait les marques de la tristesse, et quoiqu'il s'égayât un peu aux caresses enfantines de Françoise, ses pas précipités et sa contenance troublée faisaient voir clairement qu'il appréhendait quelque malheur. Il laissa Françoise le devancer, et sans qu'elle s'en aperçut, il fit signe au Père Mesnard, et lui dit :

– Mon Père, le danger est proche ; on a conduit hier à Montréal une prisonnière iroquoise qui a avoué qu'un parti de sa tribu était en campagne pour une expédition secrète. J'ai vu des canots étrangers mouillés dans une anse de l'île aux Cèdres. Il faut que vous vous rendiez tout de suite à Montréal, avec Françoise, dans mon bateau.

– Quoi ! s'écria le Père, pensez-vous que j'abandonnerai mes pauvres ouailles, au moment où les loups viennent pour fondre sur elles ?

– Vous ne pourrez les défendre, mon Père, s'écria Eugène.

– Eh bien ! je mourrai avec elles, repartit le Père.

– Non, mon Père, s'écria Eugène, vous ne serez pas si téméraire : partez, sinon pour vous-même, du moins pour ma pauvre Françoise ; que deviendra-t-elle si nous sommes tués ? Les Iroquois ont juré de se venger d'elle, et ils sont aussi féroces et aussi cruels que des tigres. Partez, je vous en conjure, à chaque instant la mort s'approche de nous. Les bateliers ont ordre de vous attendre à la Pointe-aux-Herbes ; prenez votre route par les érables : je dirai à Françoise que Rosalie la fait demander, et que j'irai la rejoindre demain. Partez, mon Père, partez sans différer.

– Oh ! mon fils, je ne puis partir ; le vrai berger ne peut abandonner son troupeau.

Le bon Père demeura inflexible ; et l'unique alternative fut d'avertir Françoise du danger, et de l'engager à partir seule. Elle refusa positivement de partir sans son mari. Eugène lui représenta qu'il serait déshonoré pour la vie s'il abandonnait, au moment du danger, un

établissement que son gouvernement avait confié à sa garde.

– Je donnerais volontiers ma vie pour vous, Françoise, lui dit-il, mais mon honneur est un dépôt sacré pour vous, pour mon pays ; je ne puis m’en dessaisir.

Ses prières se changèrent en commandement.

– Oh ! ne vous fâchez pas contre moi, lui dit Françoise, je partirai ; mais je ne crains pas de mourir ici avec vous.

À peine eut-elle prononcé ces paroles que des sons effrayants retentirent dans l’air.

– C’est le cri de guerre de mon père, s’écria-t-elle. Saint-Joseph, secourez-nous, nous sommes perdus !

La pauvre Françoise se jeta au cou de son époux, le tint longtemps serré dans ses bras, avec une tristesse mêlée d’angoisse, et courut vers le bois. Le terrible cri de guerre suivit, et elle entendit en même temps ces mots comme si on les eût dits d’une voix aigre à l’oreille :

– Vengeance ! le jour de la vengeance de ton

père viendra.

Elle atteignit le bois, et monta sur une hauteur d'où, sans être vue, elle pouvait jeter ses regards sur la plaine verdoyante. Elle s'arrêta un instant : les canots iroquois avaient doublé la pointe de l'île, et arrivaient comme des vautours qui fondent sur leur proie. Les Outaouais sortirent précipitamment de leurs cabanes, armés les uns de fusils, les autres d'arcs et de flèches. Le Père Mesnard gagna le pied de la croix, d'un pas lent mais assuré, et s'agenouilla, en apparence aussi peu inquiet à l'approche de la tempête et aussi calme qu'il avait coutume de l'être à sa prière de vêpres.

– Ah ! disait Françoise en elle-même, la première flèche qui l'atteindra boira son sang de vie !

Eugène se trouva partout en même temps, poussant les uns en avant, et arrêtant les autres ; et en quelques instants, tous furent rangés en bataille autour du crucifix.

Les Iroquois étaient débarqués. Françoise oublia alors la promesse qu'elle avait faite à son

époux ; elle oublia tout dans l'intérêt intense qu'elle prenait à l'issue du combat. Elle vit le Père Mesnard s'avancer à la tête de sa petite troupe, et faire un signal à Talasco.

– Ah ! saint Père, s'écria-t-elle, tu ne connais pas l'aigle de sa tribu ; tu adresses des paroles de paix à un tourbillon de vent.

Talasco banda son arc ; Françoise tomba sur ses genoux :

– Dieu de miséricorde, protégez-le, s'écria-t-elle.

Le Père Mesnard tomba percé par une flèche. Les Outaouais furent frappés d'une terreur panique. En vain Eugène les pressa-t-il de tirer ; tous, à l'exception de cinq, tournèrent le dos à l'ennemi, et prirent la fuite. Eugène paraissait déterminé à vendre sa vie aussi cher que possible. Les sauvages se jetèrent sur lui et ses braves compagnons avec leurs couteaux et leurs casse-tête.

– Il faut qu'il meure, cria Françoise.

Et elle sortit précipitamment, et comme par

instinct de sa retraite. Un cri de triomphe lui apprit que la bande de son père l'avait aperçue : elle vit son époux pressé de tous côtés.

– Ah ! épargnez-le, épargnez-le, cria-t-elle, il n'est pas votre ennemi.

Son père jeta sur elle un regard de colère, et s'écria :

– Quoi ! un Français, un chrétien ne serait pas mon ennemi !

Et il se remit à l'œuvre de la mort. Françoise se jeta au plus fort de la mêlée ; Eugène jeta un cri de douleur en l'apercevant : il avait combattu comme un lion, lorsqu'il avait cru qu'il lui gagnait du temps pour la fuite ; mais lorsqu'il eut perdu l'espoir de la sauver, ses bras perdirent leurs forces, et il tomba épuisé. Françoise tomba près de lui ; elle l'embrassa et colla sa joue contre la sienne ; pour un moment, ses sauvages ennemis reculèrent, et la regardèrent en silence, mais leurs féroces passions ne furent suspendues que pour un instant. Talasco leva son casse-tête :

– Ne le frappe pas, mon père, dit Françoise

d'une voix faible, il est mort.

– Eh bien ! qu'il porte la cicatrice de la mort, reprit l'inexorable barbare.

Et d'un coup il sépara la tête d'Eugène de ses épaules. Un cri prolongé s'éleva dans l'air, et Françoise devint aussi insensible que le cadavre qu'elle tenait embrassé. L'œuvre de la destruction se poursuivit ; les huttes des Outaouais furent brûlées ; les femmes et les enfants périrent dans un massacre général.

Le Père rapporte que, dans la furie de l'assaut, on passa près de lui, étendu et blessé comme il était, sans le remarquer ; qu'il demeura sans connaissance jusqu'à minuit ; qu'alors il se trouva près de la croix, ayant à côté de lui un vase plein d'eau et un gâteau sauvage. Il fut d'abord étonné ; mais il crut devoir ce secours opportun à quelque Iroquois compatissant. Il languit longtemps dans un état d'extrême débilité, et lorsqu'il se fut rétabli, trouvant toutes les traces de culture effacées à Saint-Louis, et les Outaouais disposés à attribuer leur défaite à l'effet énervant de ses doctrines de paix, il prit la résolution de

pénétrer plus avant dans le désert pour y jeter la bonne semence, et abandonner la moisson au maître du champ. Dans son pèlerinage, il rencontra une fille outaouaise qui avait été emmenée de Saint-Louis avec Françoise, et qui lui raconta tout ce qui était arrivé à son élève chérie, depuis son départ jusqu'à son arrivée au principal village des Onnontagués.

Pendant quelques jours, elle demeura dans un état de stupeur, et fut portée sur les épaules des sauvages. Son père ne lui parla point, et ne s'approcha point d'elle ; mais il permit à Allewemi de lui rendre toutes sortes de bons offices. Il était évident qu'il se proposait de donner sa fille en mariage à ce jeune chef. Lorsqu'ils arrivèrent à Onnontagué, les guerriers de la tribu vinrent au-devant d'eux, parés des habits de la victoire, consistant en peaux précieuses et en bonnets de plumes des plus brillantes couleurs. Ils saluèrent tous Françoise, mais elle était comme une personne sourde, muette et aveugle. Ils chantèrent leurs chansons de félicitations et de triomphe, et la voix forte du vieux Talasco grossit le chorus. Françoise

marchait d'un pas ferme ; elle ne pâissait point ; mais elle avait les yeux abattus, et ses traits étaient immobiles comme ceux d'une personne morte. Une fois, pourtant, comme elle passait devant la cabane de sa mère, son âme sembla être émue par quelques souvenirs de son enfance ; car on vit ses yeux se mouiller de larmes. La procession gagna le gazon, lieu qui, dans chaque village, est destiné à la tenue des conseils et aux amusements. Les sauvages formèrent un cercle autour du vieux chêne ; les vieillards s'assirent ; les jeunes gens se tinrent respectueusement hors du cercle. Talasco se leva, tira de son sein un rouleau, et coupant la corde qui l'attachait, il le laissa tomber à terre :

– Frères et fils, dit-il, voyez les chevelures des Outaouais chrétiens ; leurs corps pourrissent sur les sables de Saint-Louis. Qu'ainsi périssent tous les ennemis des Iroquois ! Mes frères, voyez mon enfant, le dernier rejeton de la maison de Talasco ; je l'ai arrachée du sol étranger où nos ennemis l'avaient plantée ; elle sera replacée dans la plus chaude vallée de notre pays, si elle consent à épouser le jeune chef Allewemi, et

abjure ce signe.

Et il toucha en même temps, de la pointe de son couteau, le crucifix qui pendait au cou de Françoise. Il s'arrêta un moment ; Françoise ne leva pas les yeux, et il ajouta d'une voix de tonnerre :

– Écoute, enfant : si tu ne te rallies point à ta nation ; si tu n'abjures point ce signe qui te fait connaître pour l'esclave des chrétiens, je te sacrifierai, comme je l'ai juré avant d'aller au combat, je te sacrifierai au dieu Aréouski. La vie et la mort devant toi : parle.

– Non, dit l'un des sauvages ; le tendre bourgeon ne doit pas être si précipitamment condamné au feu. Attends jusqu'au soleil du matin : souffre que ta fille soit conduite à la cabane de Genanhatenna ; la voix de sa mère ramènera au nid le petit qui s'égare.

Françoise se tourna avec vitesse vers son père, et se frappant les deux mains, elle s'écria :

– Ah ! ne le faites pas ; ne m'envoyez pas à ma mère, c'est la seule faveur que je vous

demande ; je puis endurer tous les autres tourments : percez-moi de ces couteaux sur lesquels le sang de mon époux est à peine séché ; consommez-moi dans vos feux ; je ne fuirai aucune torture ; une martyre chrétienne peut souffrir avec autant de courage que le plus fier captif de votre tribu.

– Ah ! s'écria le père avec transport, le pur sang des Iroquois coule dans ses veines : préparez le bûcher ; les ombres de cette nuit couvriront ses cendres.

Pendant que les jeunes gens exécutaient cet ordre, Françoise fit signe à Allewemi d'approcher :

– Tu es un chef, lui dit-elle, tu as de l'autorité ; délivre cette pauvre fille outaouaise de sa captivité ; envoie-la à ma sœur Rosalie, et qu'elle lui dise que si un amour terrestre s'est interposé une fois entre le ciel et moi, la faute est expiée ; j'ai souffert dans l'espace de quelques heures, de quelques instants, ce que toute sa confrérie peut souffrir par une longue vie de pénitence. Qu'elle dise qu'à mes derniers moments je n'ai pas abjuré

la croix, mais que je suis morte courageusement.

Allewemi lui promit de faire tout ce qu'elle lui demandait, et accomplit fidèlement sa promesse.

Un enfant de la foi, un martyr ne meurt pas sans l'assistance des esprits célestes : l'expression du désespoir disparut, dès cet instant, du visage de Françoise ; une joie surnaturelle rayonna dans ses yeux, qu'elle leva vers le ciel ; son âme parut impatiente de sortir de sa prison ; elle monta sur le bûcher avec prestesse et alacrité ; et s'y tenant debout, elle dit :

– Que je me trouve heureuse qu'il me soit donné de mourir dans mon pays, de la main de mes parents, à l'exemple de mon Sauveur, qui a été attaché à la croix par ceux de sa nation.

Elle pressa alors le crucifix contre ses lèvres, et fit signe aux bourreaux de mettre le feu au bûcher. Ils demeurèrent immobiles, leurs tisons ardents à la main : Françoise semblait être un holocauste volontaire, non une victime. Sa constance victorieuse mit son père en fureur ; il sauta sur le bûcher, et lui arrachant des mains le crucifix, il tira son couteau de son ceinturon, et

lui fit sur le sein une incision en forme de croix :

– Voilà, dit-il, le signe que tu aimes ; le signe de ta ligne avec les ennemis de ton père, le signe qui t’a rendue sourde à la voix de tes parents.

– Je te remercie, mon père, répliqua Françoise en souriant d’un air de triomphe ; j’ai perdu la croix que tu m’as ôtée ; mais celle que tu m’as donnée, je la porterai même après ma mort.

Le feu fut mis au bûcher ; les flammes s’élevèrent, et la martyre iroquoise y périt.

H. L.

On n'a pas encore pu identifier l'auteur de ce texte écrit en 1845 et publié dans le tome III du *Répertoire national* de John Huston et signé seulement des initiales H. L.

Le sacrifice du sauvage

I

C'était une de ces soirées qui rassemblent autour du foyer la famille du riche comme celle du pauvre, tandis que le vent mugit au dehors, et que les troncs de chêne brûlent lentement dans la large cheminée. Dans une jolie maison de la Normandie, on voyait assis auprès du feu un respectable vieillard ; autour de lui se pressaient ses enfants et ses petits-enfants, qui le regardaient en souriant et avec un mélange d'amour et de respect et la soirée se prolongeait silencieuse et morne, personne n'ouvrant la bouche, chacun se renfermant dans ses réflexions.

Cependant il y avait là de jeunes cœurs que le silence ennue, que le tumulte de la conversation ranime, qui soupirent après des histoires merveilleuses. Tout à coup, une jeune fille à l'œil

vif et perçant, et pour qui ne s'étaient encore écoulés que seize printemps, s'approcha du vieillard :

– Mon père, dit-elle, les plaisirs ont fui avec l'été, les frimas ont glacé la terre, plus de luttes sur le gazon, plus de promenades sous les grands peupliers du jardin ! Mon tendre père, si vous nous racontiez quelque chose de vos longs voyages au Canada ! Vous avez assisté à sa découverte, vous avez vu des guerres terribles ; que de merveilles vous devez savoir !

Et cela dit, la jeune fille caressait de sa blanche main son vénérable aïeul, et le vieillard souriait à ses aimables jeux.

– Enfant, dit-il, que ta voix est douce, que tes paroles sont touchantes ! Non, tu ne seras pas refusée. Mes enfants, approchez ; venez écouter une page du récit de ma longue course à travers les chemins du monde.

Et la famille ayant serré de plus près son chef bien-aimé, il commença ainsi sans autre préambule.

II

Vous le savez, mes enfants ; longtemps j'ai habité les contrées lointaines du Canada ; longtemps mon bras y fut au service de nos rois. Là, mille événements se passèrent sous mes yeux ; un, surtout, laissa dans ma mémoire des traces que les années ne sauraient effacer.

J'avais quitté le fort des Français, et je m'étais enfoncé dans les forêts épaisses qui couronnent le Cap Diamant. Pour n'être pas reconnu des cruels indigènes, j'avais jeté sur mes épaules la dépouille d'un ours, et j'avais armé mon bras de l'épieu d'un chasseur. C'était une de ces nuits tranquilles et suaves où tout porte à la mélancolie et à la méditation la plus profonde. Les rayons de la lune répandaient à peine une douce clarté ; le silence de la forêt n'était interrompu que par le frémissement des feuilles et les cris des oiseaux nocturnes que le bruit de mes pas effrayait et chassait loin de leurs retraites. J'aimais à promener mes rêveries dans ces vastes solitudes

où le chêne séculaire me rappelait en quelque sorte la puissance de mon Dieu, et où l'amour de la patrie se réveillait plus fort que jamais dans mon cœur ; je songeais au beau ciel de ma Normandie, à cette belle capitale de la France où, jeune encore, j'avais goûté de si doux plaisirs, et lorsque, réfléchissant sur mon état, je me voyais relégué dans ces pays barbares, mes yeux se remplissaient de larmes.

Mais cette nuit, je fus tout-à-coup distrait de ma méditation par le retentissement des pas d'une troupe de sauvages qui bientôt furent près de moi. Excité par la curiosité, je me mêlai à eux et les suivis. Nous marchâmes longtemps et avec lenteur ; enfin, nous arrivâmes sur le point le plus élevé du Cap Diamant. Là s'élève aujourd'hui une ville déjà florissante, à qui, je n'en doute pas, le ciel réserve de grandes destinées. Alors, ce n'était qu'un roc escarpé qui s'avancait au-dessus du fleuve ; de là, l'œil plongeant dans l'abîme, découvrait la cataracte de Montmorency ; au pied, le Saint-Laurent roulait paisiblement ses ondes limpides. Le silence de la nuit, le calme des eaux, l'éclat des astres, tout, ce semble,

s'était réuni pour contraster avec la scène d'horreur qui devait suivre.

Arrivés sur ce promontoire, les sauvages se rangèrent en cercle, et, au milieu d'eux, parut un devin. Je vis un vieillard, d'un air vénérable et plein de gravité ; une barbe longue et épaisse lui couvrait la poitrine ; il portait à la main un brandon allumé ! Il reste un moment immobile au milieu de ses compagnons ; puis, tout-à-coup, d'une voix forte et sonore, il fait entendre ces terribles paroles :

« Courageux enfants de Stadacona, vous réveillerez-vous enfin de votre honteux sommeil ? Ne vous opposerez-vous jamais aux desseins de vos cruels ennemis ? Vous êtes le faon timide qui se laisse atteindre et percer par l'habitant des bois. Le Français impie et sacrilège a renversé vos autels ; les chaînes de la servitude ceignent vos bras, à vous, enfants de la liberté. Écoutez-les, ces orgueilleux habitants d'un autre monde ! ils vous promettent le bonheur, la tranquillité ! Aussi nombreux que les nuages de la tempête, ils accourent comme les flots de la

mer. Allez, vous diront-ils, allez ; vos forêts nous appartiennent ; pour nous vivent dans les bois et le cerf léger et l'ours à l'épaisse fourrure. Enlevez vos cabanes et dites aux cendres de vos pères : Suivez-nous !

« Courageux enfants de Stadacona, vous réveillerez-vous enfin de votre honteux sommeil ? Ne vous opposerez-vous jamais aux desseins de vos cruels ennemis ? Levez-vous, guerriers ! Brandissez vos massues ; consultez le manitou, auteur des bons conseils. Vous volerez ensuite contre vos perfides dominateurs ; vous vous abreuverez de leur sang ; leurs crânes feront l'ornement de vos demeures. »

À ces mots, les barbares frémirent de colère et de rage ; ils serraient leurs armes contre leurs dents en faisant un sourd gémissement, semblable à celui de la mer en furie. Mais ce n'était que le prélude d'une horrible scène. On élève à la hâte une tente sur le rocher ; elle était d'une couleur lugubre, et un noir drapeau flottait au-dessus. Le devin s'insinue dans cette tente, et les guerriers se rangent autour d'un air mystérieux. Soudain un

bruit sourd et prolongé se fait entendre ; on eût dit le roulement de la foudre qui se rapproche insensiblement. Le devin prononce quelques mots inintelligibles ; la tente s'ébranle, le drapeau s'agite dans les airs ; tous demeurent immobiles. Le devin resta longtemps enfermé ; lorsqu'il parut, il était couvert d'une pâleur effrayante ; il tremblait de tous ses membres, et sa longue chevelure, blanchie par les années, s'agitait en désordre sur sa tête.

– Braves guerriers, dit-il, Areskouï¹ nous a écoutés ; il demande le sacrifice d'une vierge innocente. À ce prix, il fera tomber sous nos coups nos perfides ennemis. Guerriers, que vos cœurs ne s'amolissent pas comme ceux des lâches ! Qu'avant tout, l'amour de la patrie vous anime !

Les barbares applaudissent avec une joie féroce à ces horribles paroles ; ils brandissent leurs haches qui brillent aux rayons de la lune. Aussitôt le chef de la tribu s'avance sur le sommet du rocher ; il tient à la main sa jeune

¹ Dieu de la guerre chez les sauvages.

filles, et il déclare qu'il va la sacrifier au bonheur de ses pères ! Hélas ! cette tendre victime comptait à peine quinze printemps... Elle paraissait partagée entre la superstition et l'amour de la vie ; des larmes coulaient le long de ses joues ! Tantôt elle jetait un regard suppliant vers ceux qui l'entouraient ; tantôt, appuyant sa tête sur le sein de son père, elle cherchait un refuge dans celui qui n'était plus que son meurtrier.

Mais, à cet instant, le devin s'approche d'elle, je le vis murmurer quelques paroles à son oreille, et, admirez la puissance du fanatisme ! aussitôt la jeune fille change de sentiment. Son visage s'anime ; elle s'avance d'un pas ferme vers l'abîme, et d'une voix mélancolique et plaintive, elle soupire ses adieux à la vie :

« J'étais comme la tendre colombe qui suit encore sa mère ; la vie s'ouvrait devant moi comme une fleur tranquille, comme l'aurore d'un beau jour, et voilà que je vais mourir ! Kondiaronk, à la belle chevelure, me disait : – Viens, ma Darthula ; ma sœur, mon canot rapide repose sur le rivage du fleuve ; le ciel est pur ; la

lune brille à travers les arbres de la forêt ; viens, ma sœur ; nous volerons ensemble sur la surface des eaux. Pleure, Kondiaronk ; pleure ta sœur : elle va mourir. Ô ! toi qui m'aimas plus que la lumière du jour, écoute la prière de ta sœur. Quand Darthula ne sera plus qu'une ombre, tu iras près de la cataracte écumeuse ; tu te reposeras sur la pierre humide ; et mon âme, légère comme un rayon de l'astre de la nuit, se mêlera au vent de la chute, et conversera encore avec son frère. »

Ainsi chanta ce cygne qui bientôt allait être la proie de la mort. Mes amis, que vous dirai-je maintenant ? Je voyais qu'un crime affreux allait se commettre ; mais que pouvais-je faire seul et sans armes contre une troupe nombreuse ?... La victime, hélas ! est précipitée dans les flots, et pas une larme ne brille dans l'œil de son père barbare ! Deux fois, elle reparaît sur les ondes ; deux fois, on aperçoit ses cheveux noirs s'élever sur les eaux : elle disparaît une troisième fois ; son dernier gémissement se mêle à la vague, et les eaux reprennent leur calme trompeur. Aussitôt les barbares se rangent en ordre ; puis ils

descendent la montagne en chantant l'hymne du sacrifice :

« Areskoui veut du sang ; il a parlé dans la tente sacrée ! »

Les guerriers entouraient le devin ; les casses-têtes brillaient aux rayons de la lune ; la mer battait les flancs du rocher. Les vierges ont pleuré, et les jeunes hommes tremblaient. « Areskoui veut du sang ; il a parlé dans la tente sacrée. »

III

Le chant des sauvages ne parvenait plus à mes oreilles que comme un bruit sourd et prolongé, et j'étais encore immobile au même endroit. Debout sur la pointe du rocher, je contemplais avec horreur l'abîme que j'avais vu se refermer sur l'intéressante victime. Je m'arrachai enfin à mes réflexions, et je pris le chemin du fort. Je frémissais à chaque pas ; il me semblait entendre

encore le chant terrible des sauvages, et le dernier soupir de leur victime.

Pierre Petitclair
1813-1860

Une aventure au Labrador

La côte du Labrador est entièrement stérile, couverte de mornes et de ravins, de marécages et de petits lacs. À bien peu d'exceptions près, pas le moindre arbuste n'ose y réjouir la vue du voyageur par son feuillage vert, ou le garantir par son ombre des feux du soleil d'été. Car je dois dire que, nonobstant le froid piquant qui y règne ordinairement vers le milieu de l'hiver, il y fait souvent une chaleur excessive l'été. Pas une clôture ou haie, point de chemins ; seulement l'on aperçoit par-ci, par-là, à travers les roches, un petit sentier s'échappant comme un serpent, et allant se perdre tantôt sur la cime d'une morne, tantôt dans une touffe de broussailles. Il faut faire trois à quatre milles avant de rencontrer une seule habitation humaine. On n'y découvre aucun vestige de religion ; pas une petite chapelle, pas même une croix, ni aucun monument qui puisse donner à l'étranger une idée que des chrétiens y

habitent. Tout y est vaste, solitaire ; tout y semble désolé, sombre. Le silence n'y est interrompu que par les cris du gibier sauvage qui s'y trouve en abondance, le croassement du corbeau, ou le bruit des vagues de la mer. Et c'est pourtant là que volent, de différentes parties de l'Europe et de l'Amérique, Anglais, Écossais, Irlandais, Jersais, Canadiens et autres, et c'est là qu'ils s'y établissent. L'amour du gain est un si puissant mobile.

L'hiver est le temps de la chasse au daim au Labrador. C'est alors que l'amateur de cet amusement de fatigue peut donner plein essor à sa passion, pourvu qu'il ait des jambes et du courage. Avec quel plaisir il s'acheminera au lever d'un soleil radieux, les raquettes aux pieds, le havresac sur le dos, le fusil sous le bras ou sur l'épaule, laissant derrière lui, à mesure qu'il avance, une suite de figures ovales sur la neige scintillante. Mais aussi à quels dangers ne s'expose-t-il pas ! Le soleil maintenant si beau, disparaît en un instant, sous un voile lugubre de vapeurs épaisses, le vent souffle avec violence, la neige s'élève en tourbillons, on ne voit déjà plus.

Où aller ? Seul ! Tantôt sur le sommet d'un rocher escarpé, sur le bord d'un précipice, tantôt entre deux murs de neige ! Il ne se souvient plus de quel point il est parti. Il fait froid, le vent le perce ; s'il ne marche pas, il va geler ; mais il ne voit pas à un pas de lui !... C'est alors qu'il faut de la prudence et de la présence d'esprit, et l'on verra ci-après ce qui se pratique d'ordinaire en cette occasion.

Je me trouvais, l'hiver dernier, à une de ces réunions joviales si fréquentes au Labrador dans la saison des neiges. On y chante, on y danse, on y pratique la gymnastique ; on s'y amuse en un mot. L'anecdote y a aussi son tour, et voici celle que je recueillis de la bouche d'un des convives, homme probe et véridique. La conversation était tombée sur la chasse au daim :

— Il est beau, dit-il, il est noble cet amusement : c'était autrefois ma passion. Mais le temps n'est plus ; je ne puis maintenant faire que quelques pas, et encore c'est avec peine. Que ne donnerais-je pas pour pouvoir marcher comme autrefois !

– Oh ! racontez-nous, racontez-nous, s’il vous plaît, s’écrie une voix.

– Et quoi, mon ami ?

– Votre aventure ; je ne l’ai pas encore ouïe.

– Avec plaisir, pourvu que vous ayez assez de patience pour m’écouter jusqu’au bout, car je suis très mauvais conteur. Cependant, comme la vérité n’a pas besoin du secours de l’art, je m’en vais vous dire tout crûment ce qui m’est arrivé, il y a... oui, il y a de cela dix ans.

Et notre interlocuteur, ayant avec complaisance empli de tabac et allumé sa pipe, ce qui est indispensable, commença à peu près en ces termes :

Par un bel après-midi du mois de février, m’étant muni de ce qui était nécessaire pour la chasse, je pars avec un de mes employés, un Jersais.

– Chumnum ! quel bieu temps ! dit mon compagnon, s’adressant à moi en son jargon, j’échpère qu’il ne fera pas mauvès de chitôt. Mais, dites-mé donc, quelle est la dichtance

d'ichi à votre cabane.

– Ma cabane ?... est peut-être à douze milles de chez moi.

– Oh ! che n'est rien, nous j'y cherons avant la nuit.

Nous marchâmes en silence l'espace de cinq à six milles, quand mon compagnon, m'adressant de nouveau la parole :

– Mais diable ! dit-il, voyais donc, n'est-ce pas une pichte de cherf que je vès là, chumnum ?

En effet nous avions devant nous une longue trace qui se perdait dans le lointain. Nous prîmes la piste, et hâtâmes le pas. Nous marchâmes ainsi plus de trois heures, mais n'apercevant rien, et la nuit s'avancant, nous prîmes le chemin de ma cabane, où nous arrivâmes il faisait noir. Comme vous savez, le daim se tenant toujours à une distance d'au moins trois ou quatre lieues dans les terres, il est d'usage chez les chasseurs de s'ériger, à cette distance, une cabane, où l'on a un poêle et tout ce qui peut la rendre tant soit peu confortable. Nous y passons quelquefois des

semaines entières.

Nous entrâmes donc, fîmes du feu et de la lumière, et après avoir dépêché une partie de nos provisions avec un appétit que notre marche n'avait pas servi à diminuer, nous allumâmes la pipe, et commencions à nous ennuyer, lorsque mon compagnon, animé, sans doute, par la situation des lieux et le silence qui régnait autour de nous, le rompit soudain :

– Crayais-vous aux esprits ? me demanda-t-il.

– Aux esprits ? lui répliquait-je en riant ; farceur, va !

– Quoi ? vous riais : eh bien ! mèn, j'vous dis qu'il y en a.

– En as-tu vu ?

– Oui, monsieur..., ch'est-à-di... non, mais d'autre en ont vu pour mèn ; même que j'peux vous nommais la perchonne, là. Elle peut vous l'di comme mèn.

– Eh bien ? qu'a-t-elle vu ?

– Che qu'elle a vu ? ch'est horrible che qu'elle a vu. Auchi bien j'm'en vès vous raconter ch'na.

Ch'était par une nuit d'automne, il faisait noir comme chais le...

Il n'eut pas le temps d'achever ; des hurlements affreux se firent entendre à quelques pas de nous. Mon compagnon tressaillit, mais reprenant ses sens :

– Chumnum ! dit-il, les loups !... mon fusil.

Il sort ; je le suis avec mon arme. Nous regardons de tous côtés. Rien. Bientôt nous entendons au loin le hurlement des loups. Nous rentrons, et le Jersais allait reprendre son histoire de revenants ; mais, me voyant m'étendre sur le grabat où nous devions prendre du repos, il suivit mon exemple, et nous nous endormîmes.

Le lendemain matin, avant l'aurore, nous étions sur pied. Pas le moindre nuage au ciel, quelques étoiles brillaient encore ça et là, nous avions l'avant-goût d'un des plus beaux jours.

– Chumnum ! me dit mon compagnon, après avoir bien dormi, j'échpère que nous pourrons bien couri, et si je n'occis pas au moins trais cherfs à ma part, j'veux bien être un tchon

(chien), là.

– Allons, allons, lui dis-je, ne fais pas tant le rodomont. Tu pourrais bien n'en pas voir un seul, et comment pourrais-tu en tuer trois ? Tu n'as pas oublié les lunettes, j'espère ?

– Non-non, tout est là, (montrant le havresac.)

Ces lunettes, voyez-vous, qui sont ordinairement vertes, sont absolument nécessaires à un chasseur, s'il veut s'exempter les tortures du mal d'yeux. Il n'est pas rare de voir des personnes, qui ont l'imprudence de ne pas s'en servir, devenir aveugles pour plusieurs jours, pendant lesquels elles souffrent cruellement.

Notre déjeûner pris, nous partîmes. Après avoir erré çà et là presque toute la matinée, et n'avoir rien vu, nous prîmes enfin le parti de courir chacun dans une direction différente. Vous sentez que cela nous donnait double chance. Nous nous séparâmes donc en nous faisant la promesse réciproque de nous rencontrer à la cabane, si nous ne nous voyions pas ailleurs.

Je pars, m'acheminant vers un endroit où

j'avais été heureux plus d'une fois. Je n'avais eu garde de souffler mot de ceci à mon camarade, car, voyez-vous, un chasseur, comme un musicien, conserve toujours en lui-même une espèce de jalousie envers les autres. Je marche pendant une heure. Arrivé au point où je voulais aller, je n'aperçois rien. Cependant je prends la résolution de ne pas bouger de là. Ce lieu était un lac, autour duquel s'élevait à divers intervalles, plusieurs petites éminences. Je me place en embuscade derrière l'une d'elles, et j'attends. Je commençais à trouver le temps long, lorsque soudain j'aperçois un daim, courant, ou plutôt volant vers moi, laissant derrière lui un trait de sang sur la neige. J'arme aussitôt mon fusil, et couche en joue. Il arrive, je tire et le daim tombe.

Je m'approche, ma balle avait porté au cœur. – Mais qui diable l'a donc ainsi blessé ? me dis-je en examinant une des jambes, dont s'échappait un filet de sang. Je n'attendis pas longtemps. Mon compagnon arriva à toutes jambes et soufflant comme une baleine.

– Ah ! chumnum ! notre bourgès, vous l'avais

donc happè. Merchi bien d'la peine : mais ch'est mè qui ai commencè à le démoli ; à mè l'honneur.

– Mais où serait-il, mon brave, si je n'eusse été ici ?

– Oh ! pour ch'qu'est d'chena, j'ai des jambes je l'aurais bien attrappé, il s'affaiblichait déjà.

– Chut ! Ton fusil est prêt ?

– Viènayâ.

Et à l'instant nous nous tapîmes derrière la même petite éminence. Nous voyions s'avancer vers le lac comme une forêt mouvante. Une centaine de daims s'en venaient nonchalemment et musant, tantôt broutant les buissons ou les touffes de mousses qui se montraient en quelques endroits à travers la neige, tantôt folâtrant comme des chiens, ou bien s'arrêtant tout à coup, et flairant de tous côtés.

Je me hâtai de recharger mon fusil. Ils avaient pris le lac. Ils approchaient de nous.

– Tiens-toi prêt, dis-je à mon compagnon, nous tirerons ensemble.

– Oh ! chumnum valé ! j’sommes tout prêt, nous bourgès.

Ils étaient vis-à-vis de nous. Brrrang ! deux daims demeurent sur la place, et le reste s’est déjà évanoui comme une ombre.

– Véla mes trais, s’écrite mon compagnon.

– Comment ! tes trais ; et moi ai-je tiré pour rien ?

– Véla mes trais, vous dis-je ; je vous l’dijais ce matin. Eh bien ! les vélà, là, bernais mé à présent.

– Écoute, mon brave, qui a tué le premier ?

– Ch’est mé.

– Tu es un... crapaud, lui dis-je d’un ton un peu brusque, car il me vexait.

– Ah ! notre bourgès, tout autre nom que celui-là, ch’il vous plaît.

Voyez-vous, cette épithète est à un Jersais ce qu’est celle de *Jack Bull* ou de *Roast Beef* à un Anglais.

– Ne vous fâchez pas, continua-t-il, je vès

vous expliquais la chose. Quand je vous ai laiché, je n'ai pas fait chinq chents pas que j'ai aperchu au moins septente cherfs. J'en ai bléché un, et il ch'en est venu dans chette direction chi. Si je ne l'avais pas bléché, il aurait churement suivi le reste, qui s'est enfui vers un point opposé. Là, chumnum !

– Mais qui l'a culbuté ?

– Oh ! fallait le laichais courri ; il était à mé.

– Moi je te dis que non, et nous verrons. Et comment oses-tu dire que ces deux-ci sont à toi ?

– Bien clair ! j'avais deux balles.

– J'en avais trois.

– Pochible, notre bourgès ; mais vous avais visè trop haut, j'veus ai remarquè.

– Mortel cr... ; j'allais prononcer le mot, mais mon opiniâtre de Jersais, ne pouvant en souffrir l'articulation, m'imposa soudain le silence en me mettant la main sur la bouche.

– Nous arrangerons chena, nous arrangerons chena, dit-il.

Et le grabuge en resta là.

Comme vous n'ignorez pas, il est rare que de semblables altercations ne s'élèvent pas entre les membres d'une partie de chasse. Chacun a la modestie de se croire le plus expert, soit comme tireur ou comme piéton, et, si ses actions ne répondent pas à ses jactances, il a un piètre fusil, dira-t-il, ou bien il fait long-feu, ou fausse amorce ; ses raquettes sont trop grandes, trop petites, ou peut-être trop lourdes. Il aura mille autres raisons à vous donner.

– Ah ça ! dis-je à mon compagnon, je crois que c'est assez pour aujourd'hui. Nous allons les couvrir soigneusement, (car messieurs les renards en feraient un agréable festin,) et nous allons nous en retourner.

– Mais chumnum ! notre bourgès, il est encore trop de bonheur ; j'parie que j'vous abatte trais j'autres cherfs avant la fin de la journè.

– Eh bien ! tu n'as qu'à rester ; moi je vais aller chercher le *comitick*¹ et les chiens, pour

¹ Espèce de traîneau, traîné par des chiens, dont on fait usage au Labrador.

emmener cette charge à la maison. Pour marcher avec plus d'aisance je vais te laisser mon fusil. J'ai le temps de me rendre avant la nuit, et je reviendrai au clair de la lune avec un autre de mes hommes.

Je coupai les langues des trois daims pour les emporter avec moi, comme trophées. C'est ce qu'un chasseur ne manque jamais de faire.

– En cas que tu t'éloignes, n'oublie pas d'enterrer nos défunts, criai-je à mon compagnon en m'éloignant.

.....

Il faisait beau, mais beau à ravir. Outre que je me sentais léger comme une plume, débarrassé que j'étais du poids de mon fusil, je foulais une petite neige mobile, comme du sable, et qui ne gênait nullement la raquette. C'était un charme de voir comme j'allais ; je volais quasi. Je dois ajouter que ce qui me stimulait encore plus que tout cela, c'était les trois langues dont j'étais le possesseur. Trois langues ! pensais-je, et cette

idée me rendait tout rayonnant de joie. Avec quel plaisir j'allais montrer ces trois diamants de ma couronne ! (car j'étais aussi heureux qu'un roi.) De quelle satisfaction n'allais-je pas jouir, en les étalant avec une indifférence feinte sous les yeux de mes gens ébahis.

Et je ne me sentais pas marcher, et je ne faisais pas attention à un brouillard épais qui se formait insensiblement derrière moi. Je ne m'en aperçus que lorsque de gros flocons de neige commençaient à se glisser dans l'air, et que le soleil ne paraissait déjà plus. Je me hâtai davantage, car je redoutais cette apparence atmosphérique au Labrador. Je connaissais les dangers qui la suivent d'ordinaire. D'ailleurs j'avais encore beaucoup de chemin devant moi. Cependant après avoir examiné les pointes de l'horizon, ah ! bah ! me dis-je, ce ne sera rien, j'en suis sûr. Je me trompais. Bientôt le vent s'élève et siffle avec force ; la neige tombée se déchaîne contre celle qui tombe, et il s'en forme un amalgame affreux. Je respirais à peine, et j'allais en avant, lorsque tout à coup la neige s'échappe de dessous mes pieds, il me semble

voler, je suis navré, suffoqué, j'étouffe, et après plusieurs petites saccades, je sens de nouveau la neige sous moi. J'étais tombé, je n'en doutais pas, du haut de quelque morne, mais de quel côté étais-je parti ? vers quel point allais-je diriger mes pas ? j'aurais à peine pu me discerner la main en me la tenant à la hauteur des yeux. Il faisait déjà nuit. Qu'allais-je devenir ? Périr ? Non, me dis-je, il ne faut pas encore perdre espoir. Ce qui m'encourageait un peu, c'est que le froid n'était pas grand. J'arrache mes raquettes de mes pieds et je m'en sers pour me creuser dans la neige une espèce de fosse, dans laquelle je me tapis, m'étant préalablement enveloppé la figure dans un grand shall, qui me servait de ceinture, afin de n'être pas étouffé par la neige. Je me couvre de mes raquettes et de neige, et, me confiant à la Providence, j'attends ainsi le retour du beau temps, ou au moins celui du matin.

J'étais fatigué. Mes paupières se fermaient malgré moi ; mais je ne voulais pas dormir, car si le froid me prenait, je m'exposais à périr. Contraint donc à veiller, je me pris à penser à l'heureuse chasse que je venais de faire, aux

éloges qu'on allait me prodiguer, à l'effronterie de mon Jersais, qui prétendait avoir à lui seul toute la chasse ; enfin à bâtir des châteaux en Espagne. Il y avait deux ou trois heures que j'étais là. Il me sembla tout à coup ne plus entendre le vent. Je me découvris le visage, et levai la tête. Jugez de ma surprise lorsque je vis que tout était calme autour de moi, que le ciel était brillant d'étoiles, et que la lune venait ajouter à tout cela l'éclat de sa lumière bienfaisante. En un instant j'étais debout, j'avais mes raquettes aux pieds, et mon shall me ceignait les reins. Je n'eus pas fait trente pas que je me reconnus. Je fis involontairement une gambade de joie, lorsque je me trouvai tout à coup face à face avec un homme. Et qui ? Mon brave Jersais.

– Mais, diable, lui dis-je, d'où viens-tu ?

– Chumnum ! de la cabane.

– Mais, dis-moi donc, étais-tu en chemin pendant le gros temps ?

– Ma fè, vène,

– Oui ? Vraiment tu es un preux, et tu

mériterais la croix d'honneur s'il y en avait une à donner.

– Oh ! che n'est pas tout, notre bourgès, j'ai encore tiré chinq fois depuis que je vous ai laiché.

– Possible ! et quel succès ?

– Chinq.

– Encore cinq, mais tu veux badiner ?

– Vous les verrez demain.

– Montre-moi les langues ?

Et il me les montra. Horrible ! me dis-je, il a cinq langues et je n'en ai que trois ! oh ! que ne suis-je resté plus longtemps ?

– Appelais-mè crapaud maintenant.

– Oh ! mais, mon ami, est-ce que tu te souviens encore de cela ?

– Si je m'en souviens !

Et mon compagnon me regarda d'un air qui me surprit ; – et bientôt je l'entendis tenir le soliloque suivant : – Vais-je le faire ? je le puis, il est sans armes ; j'ai un bon fusil... crapaud ! hein ?

Je ne savais que penser, et je commençais à avoir peur ; car je le connaissais d'une disposition vindicative à l'extrême, et enclin à s'offenser de la moindre chose, et il ne considérait pas comme une petite injure l'épithète que je lui avais adressée dans un moment de colère. Cependant un moment après je l'entendis continuer :

– Non, je vais en agir autrement ;... mais s'il refuse... je l'étends à mes pieds, chumnum !

Et puis se tournant vers moi :

– Arretais-là, bourgeois, dit-il.

Je m'arrête.

– Vous m'avez unchulté, tantôt ; vous n'auriez pas dû le faire, et si vous ne me faites apologie à l'instant, je vous brûle la cervelle.

Et il me couchait en joue.

– Jean, lui dis-je, sûrement tu n'aurais pas le cœur d'ôter la vie à ton maître.

– Hâtez-vous, ou je tire.

– Moi ? lui dis-je, moi ? faire apologie à mon serviteur, crois-tu m'intimider en...